

**BÉDARD, Hélène, *Les Montagnais et la réserve de Betsiamites : 1850-1900*. Québec, Institut québécois de recherche sur la Culture, coll. « Edmond-de-Nevers », n<sup>o</sup> 7, 1988. 149 p.**

Norman Clermont

Volume 42, numéro 3, hiver 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304711ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304711ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clermont, N. (1989). Compte rendu de [BÉDARD, Hélène, *Les Montagnais et la réserve de Betsiamites : 1850-1900*. Québec, Institut québécois de recherche sur la Culture, coll. « Edmond-de-Nevers », n<sup>o</sup> 7, 1988. 149 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(3), 443–445. <https://doi.org/10.7202/304711ar>

BÉDARD, Hélène, *Les Montagnais et la réserve de Betsiamites: 1850-1900*. Québec, Institut québécois de recherche sur la Culture, coll. «Edmond-de-Nevers», no 7, 1988. 149 p.

Ce petit volume reproduit un mémoire de maîtrise présenté en 1987. Il est découpé en cinq parties, s'accompagne d'abondants renvois bibliographiques et comprend plusieurs annotations.

Dans une première partie, trop brève mais néanmoins suffisante pour créer une image forte, l'auteure résume l'appropriation eurocanadienne du territoire des Montagnais, leur déclin démographique et la ruée colonisatrice, accompagnée de la croix et de la loi. La seconde partie commence en pleine crise alors que les Montagnais réclament à la fois des compensations pour la perturbation de leur territoire, des droits exclusifs sur certains espaces privilégiés et des redevances sur l'exploitation. Finalement, après plus de 15 ans (1844-1861) de revendications, les Montagnais de Betsiamites devaient se contenter d'être enclos dans une réserve de 63 000 acres (255 km<sup>2</sup>). La chapelle et le nouveau poste de traite s'y dressent avec les tentes montagnaises mais les exploiters forestiers guettent... et frappent. La déforestation et les incendies de forêts dévastateurs ruinent les richesses du pays et perturbent les vieilles traditions. Des législations de chasse et pêche ajoutent à la colère et suscitent l'amertume. Le flottage du bois détruit les frayères et les Eurocanadiens s'infiltrèrent partout, même dans le piégeage. Alors la réserve devient l'image de la faillite culturelle, de la violence politique, de l'enchaînement aux postes de traite, de l'effritement de la liberté. On ne s'astreint pas à l'agriculture qui n'est pas une solution viable et l'économie blanche ne semble guère être pour eux. Ces difficultés forment l'objet de la troisième partie alors que la quatrième décrit la vie sédentaire quand les conditions confinent de plus en plus les Montagnais au village, qu'ils y construisent peu à peu des maisons de bois, d'abord pour l'été et ensuite pour une période de plus en plus prolongée. Bientôt la vie de transhumance se transforme en vie de réfugiés. Les épidémies et la tuberculose déciment les rangs et accélèrent la désorganisation interne. On apprend l'hygiène des Blancs, le chaulage et, finalement, au dernier chapitre, on voit poindre la tutelle gouvernementale et la main rude des missionnaires. Contre ce pouvoir exogène, imposé, la résistance endogène commence aussi. On veut parler de souveraineté et d'autonomie renouvelées mais les dés sont pipés. Ils le seront longtemps. Ils le sont souvent encore.

Cette histoire des Montagnais de Betsiamites au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est sans doute une petite monographie utile et bien menée. L'auteure admet qu'elle est incomplète et qu'il y a encore des documents qu'elle n'a pu consulter, mais, en un sens, je dirais que c'est quand même une monographie satisfaisante en plus d'avoir été un excellent travail de maîtrise. Elle vient, après plusieurs autres recherches monographiques, nous apprendre que l'histoire de Betsiamites est finalement très semblable à ce qui s'est passé ailleurs, au Québec, là où les Amérindiens ont eu à subir l'assaut de la colonisation, de l'industrie du bois et de l'évangélisation. Il y a là un pattern trop de fois répété pour que les coïncidences soient dues au hasard. Ce pattern, qui succède à celui de l'exploitation des fourrures, se retrouve sur la Côte Nord, au Saguenay, en Haute-Mauricie, le long de l'Outaouais et par-delà la hauteur des terres. On pourrait l'appeler le *pattern du refoulement*. On peut regretter que l'auteure n'ait pas intégré sa monographie à ce mouvement général que nous essayerons nous-même de résumer dans les paragraphes suivants.

Il commence par l'installation de gens qui ne s'intéressent pas à la productivité des Amérindiens mais principalement à leur territoire et surtout aux arbres, aux terres arables, aux minerais, aux panaches, aux saumons, etc. Ces gens se rendent compte alors que le territoire est occupé par d'autres gens: des traiteurs et des Indiens. Les Indiens qui ne sont ni chrétiens, ni de leur langue, ni de leurs coutumes, sont à la fois peu nombreux, très mobiles et, finalement, encombrants. On a l'impression que tout serait bien mieux sans eux et qu'on n'a rien à apprendre à leur contact. On commence néanmoins à faire comme s'ils n'étaient pas là: on ouvre des routes, on défriche, on monte des camps, on sème, on drave, on dresse des moulins, on encombre les rivières de billots et, à l'occasion, on construit des barrages, on pose des pièges, on taquine le poisson, on tue un original. Les missionnaires se pointent. Pour eux, l'Indien est un être humain. Même s'il n'est qu'un «enfant des bois», il a une âme! On lui trouve des qualités mais aussi des vices qu'il faut corriger. On apprend sa langue, on se rend sympathique et, finalement, on le connecte avec l'extérieur. On s'érige en porte-parole, on parle de respect, on plaide contre certaines injustices, on réclame des droits et toute cette agitation mène aux réserves qui ne sont que des îlots restreints de «tranquillité» sur un très vaste territoire qui est maintenant réclamé officiellement. L'utilisation du territoire nouvellement acquis est de plus en plus intensivement perturbée, rendant les modes de vie traditionnels difficiles... et impossibles. Alors que les nomades cherchent régulièrement à quitter ces îlots pour l'émiettement valorisé d'antan, d'autres forces les appellent à la sédentarité. Jusqu'à un certain point, celle-ci promet une certaine sécurité et, alors que les plus vigoureux vont lorgner les pistes traditionnelles, les plus démunis acceptent l'invitation à la résidence. Peu à peu, même les courses des meilleurs chasseurs deviennent improductives sur les terres trop perturbées, sur les frayères mortes et dans des décors épuisés. La sédentarité s'accroît et, autour de la chapelle, on verra bientôt l'école, l'agent des Affaires indiennes, le secours direct, et l'émergence rapide d'une certaine atmosphère de démission culturelle. On continue à raconter des histoires, et même on en crée de nouvelles, mais le bon vieux temps, c'était hier, et aujourd'hui, on perd quotidiennement un peu plus de pays en gagnant un peu plus d'indigence.

La soumission fataliste n'est cependant pas une capitulation définitive. À la génération de ceux qui ont su et qui ont été sacrifiés, succède une génération

«de gens de la réserve» qui veulent aussi avoir leur fierté et qui, dépourvus d'un héritage maintenant raconté, décident que la minorisation est irrecevable. Dans des conditions nouvelles, ils réclament justice mais ils aspirent aussi à un nouveau type d'autonomie. Par malheur, toutes les oreilles extérieures deviennent sourdes et on s'épuise au monologue. Mais chaque génération nouvelle le reprend avec un poids toujours accru d'injustices et un désir toujours neuf d'affirmation. Les nouvelles traditions se gonflent alors d'acrimonie justifiée.

Le pire, dans ce pattern, est que chacun semble être sincère mais il se réalise quand le pouvoir de l'argent, du nombre, de la loi et de la religion est tout à fait inégal et quand ceux qui ont ce pouvoir partagent aussi une même image mentale des Amérindiens. Cette image, complexe, est faite autour d'une assurance que le progrès existe, que les modes de vie autochtones s'en écartent, y posent obstacle et génèrent de la misère. À cette assurance se greffe également la conviction que les Amérindiens sont en voie d'extinction démographique et que leur seule alternative est une assimilation culturelle complète ou une extinction assistée dans le cadre des réserves.

Le problème est que la situation n'a toujours été représentée que du même point de vue. Depuis 20 ans, les Amérindiens ont crié *Non!* et ce *Non!* a surpris. Il surprend encore. Il surprendra tant que les oeillères ne seront pas tombées, tant que les esprits ne seront pas prêts à accepter le fait que le passé, le présent et le futur devront être repensés.

La monographie d'Hélène Bédard est une recherche monographique qui rappelle ce pattern du refoulement.

*Département d'anthropologie  
Université de Montréal*

NORMAN CLERMONT